

RÉSULTAT D'UN EMPÊTrement



I



II

LES MISSIONNAIRES DU BON DIEU

*Un jeune et bel enfant, cheveux blancs, air mutin,
Dans les sentiers fleuris d'un élégant jardin
Jouait à côté de sa mère :
Abeille, papillon, hirondelle légère,
Provoquaient tour à tour ses douces questions :*

*— Pourquoi donc, disait-il, travaille ainsi l'abeille
Avec ce bruit confus si joyeux à l'oreille ? ...
Pourquoi ce faible oiseau, sans que nous comprenions
Comment il s'est instruit, revient-il nous apprendre
Le retour du printemps, sans jamais se méprendre ? ...
Et ce beau papillon, pourquoi donc un moment
Dans un étui soyeux dort-il sans mouvement ? ...*

*Et la mère à son fils, d'une voix grave et tendre,
Répondait, souriant, glissant une leçon
Dans les nuits rêcités qu'elle faisait entendre,
Tandis qu'elle brodait à l'ombre d'un buisson :*

*— L'abeille, en bourdonnant sa gentille chanson,
Blâme le paresseux dont les jours inutiles
S'écoulent sans travail, perdus en des jeux futiles...
L'hirondelle, au printemps, à son nid de retour,
Au pauvre laboureur, triste et dans l'indigence,
Promet des jours heureux, ramène l'espérance,
Quand du Seigneur peut-être il accusait l'amour...
L'insecte ailé, toujours informe chrysalide*

*Dormant dans un cocon, parle à nos cœurs émus
Des êtres bien-aimés que nous avons perdus :
En vain sont-ils couchés sous le gazon humide,
Tous reverront encor l'azur brillant des cieux !
Un frère papillon aux palpitantes ailes
Nous dit qu'ils renaitront, comme lui, radieux,
Et pour jamais vainqueurs des épreuves mortelles ! ...*

*Retiens-le, mon enfant : toute chose ici-bas
A sa tâche et son but, son éloquent langage.
Nous trouvons des conseils à chacun de nos pas ;
Heureux celui qui sait en faire bon usage ! ...*

*Vois-tu, là, devant toi, cette fleur gris-de-lin ?
Elle offrait ses bouquets au soleil du matin ;
Maintenant, pour jouir de la chaude lumière,
Elle incline au couchant sa quirlande légère
Et de ses doux parfums semble encenser le soir...
Que cette fleur, mon fils, t'enseigne ton devoir ;
Car elle est du chrétien le modèle et l'image :
Sa modeste couleur n'attire point les yeux,
Non plus que le velours de son rude feuillage ;
Mais ses purs senteurs s'exaltent vers les cieux
Comme l'élan secret d'une ardente prière ;
Du Seigneur elle suit et cherche la lumière .
Imite-la, chéri ; crois son muet conseil :
Le soir quand tu t'endors, dès l'aube à ton réveil,
Tourne vers le bon Dieu ton cœur et ton visage ! ...*

Baronne DE PAGES.

MADAME MAMAN

Toute petite, aux sorties d'école, elle avait commencé à le regarder, le gentil. Quand elle sut les troubles d'amour, elle soulevait un bout du rideau de ses vitres, lui envoyant des yeux un baiser qui n'arrivait pas. Et elle grandit avec cette pensée. Il devint l'Être de son cœur, la vibration de son rêve de vierge. Lui n'en sut jamais rien. C'est un crime pour une jeune fille qui aime d'en laisser voir la moindre chose. Elle n'a l'espoir que d'être devinée.

Elle ne le fut pas. Il partit, resta des années au loin, puis revint. Mais sur son bras se penchait une jeune femme tout charmante. Il était marié.

Dans le square où elle venait parfois s'asseoir avec un livre, elle aperçut, une après-midi, jouant près de son banc, deux tout petits gardés par une grosse Normande. Elle, qui aime tant les enfants, demanda à la bonne :

— A qui sont ces jolis petits choux ? ...

Et la réponse fit incliner sur le livre son fin profil de blonde... .

C'étaient les siens.

Le lendemain, ils y étaient encore. Elle les appela :

— Vous n'avez pas pour de moi, n'est-ce pas ? ... Aseyez-vous, tenez... .

Elle les prit, un sur chaque genou, et, dans la tiédeur des boucles, elle les regardait, très attendrie. Eux se laissaient faire, avec la familiarité facile des enfants. Elle demanda :

— Comment vous appelez-vous ? ...

L'un d'eux répondit :

— Pierre... .

Elle tressaillit... Son nom...
Ce fut celui-là qui eut le premier baiser.

Depuis, elle vient tous les jours s'asseoir sur le banc auquel ils jouent. Tous les jours, à l'heure où elle sait voir apparaître à la grille du square les manteaux bleus des chers petits... Eux la connaissent bien, la gentille madame, et sitôt qu'ils arrivent, ils courent l'embrasser. Oh ! ces baisers de ses enfants, l'étreinte de ces bras potelés, dans laquelle il lui semble retrouver un peu de lui-même... Voilà bien ses yeux, sa fossette au bout du menton... Qui sait s'il ne lui en arrive pas quelques-unes, de ces caresses qui vont toutes à Lui ? ...

Elle est devenue leur amie, aux deux enfants, leur confidente, "madame maman", comme ils disent, associant leur tendresse et leur respect. Des images, des bonbons, elle apporte toujours quelque gourmandise. Et les petits ne se demandent pas qui est cette jolie dame inconnue qui les embrasse, qui les gâte, et qui les suit si longuement des yeux quand ils courent dans le jardin rouillé... .

La fragilité des feuilles neuves vernit le square d'une joliesse de bibelot. Et c'est d'une gaieté délicate, cet éveil des clartés tièdes, avec encore des frissons sous les branches, des

impressions frileuses qui rafraîchissent les premiers soleils.

Les allées recommencent à s'emplier de menus pas, après ce si long hiver où les petits ont tant toussé... Et de nouveau, les larges rubans des nounous remuent sous les frondaisons frêles une lente promenade multicolore.

Elle, sur son banc, s'est rassise.

Mais pourquoi ne viennent-ils plus, les petits manteaux bleus ? Pourquoi eux seuls manquent-ils, quand les moineaux du square sont déjà tous revenus ?

Une angoisse la poigne :

— Non... ce n'est pas possible... .

Et, chaque jour, elle épie la grille, anxieuse... .

Une joie. Ce sont eux... .

Tous les deux. Mais leurs chères petits mines s'endeuillent dans un manteau noir.

Ils marchent, très graves, comme saisis et effarés encore par le recueillement de la maison devenue triste tout à coup, le crépuscule des volets toujours poussés, les repas vite finis où l'on ne parle pas, et le coucher du soir où maman ne vient plus les embrasser, au lit. Et c'est attendrissant et très drôle de les voir s'en aller ainsi, se tenant la menotte, figés dans leur étonnement triste.

Elle va se lever. Mais à côté d'eux, elle aperçoit leur père. Lui. Il est tout en noir aussi, un large crêpe au chapeau.

Elle est donc partie, la jeune femme qu'il avait amenée de bien loin, et qui se penchait sur son bras, toute charmante... .

Et pas la moindre jalousie ne lui reste contre la morte.

De loin, ils l'aperçoivent, mais ne courent pas vers ses baisers. La présence du papa, leurs costumes noirs dans lesquels ils ne savent plus courir les intimident, les immobilisent dans une gêne inconsciente et gauche. Ils la montrent seulement du doigt à leur père, qui salue sans s'approcher.

Et quand ils sont passés, elle reste sur son banc, affaissée, avec un mauvais coup de froid au cœur. Une sensation d'abandon, de brusque solitude, l'étreint toute, l'alanguit en une lassitude, les bras tombés, avec cette jolie pose souffrante de femme triste. Une jalousie la prend contre la morte, qui a emporté tous les baisers de ses enfants, probablement aussi tous les siens, à Lui, tout le cœur de son être... . Tantôt, en devinant le drame intime, elle n'avait vu que ce navrement de jeune mère regardant ses hébés pour la dernière fois. Sa sympathie de femme frêle et blonde était allée vers cette autre femme frêle et blonde, peu à peu penchée, puis emportée, en pleine tendresse, en plein bonheur. Et par des affinités mystérieuses de tempéraments identiques, elle lui avait donné toute sa pitié, à la disparue—son cœur avait suivi le cercueil enlinculé de roses et de lilas blancs.

Maintenant tout cela n'est plus. Elle ne pense qu'à la rivale, qui lui a volé l'aimé, à qui appartiennent les enfants qu'elle voudrait être siens, à la très détestée... . Et sa volonté d'être bonne reste impuissante devant cette impression malsaine qui trouble sa sérénité.

Peu à peu, les jours suivants, les petits revinrent vers elle. C'était comme un recommencement. D'abord les timidités des premiers jours, puis les familiarités croissantes, jusqu'à la joie de l'amitié libre et complète. On